

*Eglise du Saint-Sacrement à Liège*  
*Chapelle de Bavière à Liège - Eglise Saint-Lambert à Verviers*  
*Feuilleton du 3<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte*  
*Dimanche 14 juin 2020*

**DOM AUGUSTIN GUILLERAND,  
CHARTREUX**

3 extraits de ses *Ecrits spirituels* :  
Communion ; Sur la souffrance ; La foi

**COMMUNION<sup>1</sup>**

Mon Dieu, votre immolation m'a réaccordée avec Dieu ; elle m'a fait rentrer dans la grande paix infinie de son sein ; je vous y rejoins, vous le Fils unique qui l'emplissez à jamais. Maintenant plus rien ne s'oppose à notre union. Mes fautes passées, mes faiblesses présentes et mes craintes à venir ne m'arrêtent pas et ne m'effrayent pas. Sans doute, je ne suis pas digne de vous recevoir, mais vous n'avez qu'un mot à dire pour opérer guérison complète. Vous êtes meilleur que je ne suis mauvaise et plus fort que je ne suis faible. Vous êtes le Créateur, c'est-à-dire Celui qui fait quelque chose de rien ; c'est votre privilège de travailler sur le néant ; c'est là qu'éclate votre Toute-Puissance. Est-ce pour cela que vous avez permis la chute première et que vous permettez encore tant de fautes quotidiennes ? Le néant révolté est plus complet que le néant créé ; le relever est plus glorieux... et vous êtes le Rédempteur.

---

<sup>1</sup> Tome II, pp. 131-132.

« Venez à moi... et je vous referai » (Mat. 11, 28). Votre appel d'amour couvre la voix de ma misère. Je vous écoute ; je viens ! Je vous suis par-delà les apparences, dans la Vérité. Je vais à vous jusqu'à l'extrême anéantissement de ma vie propre et de mon égoïsme étroit, et je trouve la vraie vie et le véritable amour. Je trouve mon moi divin, ma physionomie éternelle, mes traits d'enfant de Dieu. Je trouve cela en vous. Le péché avait recouvert ces traits d'un masque hideux à l'image du diable. C'est ce masque que j'ai rejeté en vous rejoignant dans le sacrifice. Je croyais me perdre et mourir : je tuais en moi la mort et je gagnais la vie. Me voilà refaite, ressuscitée, recréée. L'œuvre de votre amour rédempteur est accomplie en moi.

Maintenant, gardez-moi. Que votre Corps me conserve dans la vie éternelle. Gardez-moi avec vous dans l'immolation et le sacrifice. La mort m'a quittée ; je l'ai, en vous accueillant, mise dehors. Mais elle m'entoure encore ; Satan vaincu n'a pas abandonné la lutte. Il est la haine ; la haine ne désarme pas... Gardez-moi ! Vous êtes dans mon âme un germe de vie éternelle ; vous voulez devenir fleur épanouie et à jamais féconde. Vous voulez vivre et c'est là ma vie, car nous ne faisons plus qu'un. Gardez-moi, cela veut dire : gardez-vous en moi, vivez en moi, croissez en moi, prenez en moi toute votre taille, tout ce développement que le Père a contemplé et aimé de toute éternité et qu'il attend pour me faire place au foyer.

En attendant, gardez-moi dans ce foyer intime qu'il possède au plus profond de moi-même ; gardez-moi dans un regard de plus en plus habituel et aimant sur lui qui me regarde si constamment et si tendrement. N'est-ce pas cela la vie éternelle, votre vie à vous et sa vie à lui, dans la grande union de votre amour qui vous lie si intimement que vous ne faites plus qu'un seul et même Dieu ?

Seigneur, je crois, je vois, je sens que c'est là le terme rêvé par votre tendresse et que je n'ai qu'à m'y tenir, à apprendre à m'y tenir. C'est le foyer, c'est la patrie, c'est le sein infini d'où je suis sortie, où je rentre avec vous. Que votre Corps sacré me garde là, dans la vie éternelle et dans le sacrifice qui la procure et la protège !

## SUR LA SOUFFRANCE<sup>2</sup>

Nous ne devons pas être les esclaves du temps et de la santé. Nous ne pouvons pas en disposer à notre gré. On passerait sa vie à ne rien faire, ou du moins on ne lui ferait pas rendre la moitié de ce qu'elle doit donner, si l'on ne voulait agir que lorsque toutes les conditions favorables sont réalisées.

« Ça marche ! » Voilà un mot que j'aime beaucoup. Même si tout n'est pas parfait, il faut savoir dire : « Ça marche ! » Et cela va en effet, parce que la joie ne vient pas du dehors et des circonstances. Elle a sa principale source en nous,

Voilà pourquoi la foi est un principe si sûr de bonheur, même immédiat. Le vrai croyant qui se tient en état de grâce - ou qui le recouvre sans tarder quand il peut - possède en lui son Dieu, le Bien infini. Cette présence le garde dans la paix. Les ennuis, les événements pénibles provoquent des peines : c'est une loi. Nous ne changerons pas cela. Il ne faut pas rêver.

Nous ne mettrons pas la souffrance à la porte de notre vie. Mais nous pouvons la mettre à la porte de notre âme, au moins de la partie supérieure de l'âme. On se tient là comme sur une montagne, et de là on regarde les peines comme le montagnard suit un orage qui dévaste la plaine.

On n'arrive pas à cela d'un seul coup. Il faut s'habituer. Les mille petits ennuis de chaque jour sont des exercices. Il faut les voir venir et s'en aller avec calme. Vouloir les écarter tous est impossible. S'en émouvoir est faiblesse. Il y aura toujours quelque nuage au ciel de nos vies. Il faut marcher sans s'y arrêter, sans se laisser impressionner.

Alors, « ça marche ! »

\*

Nous n'aimons pas souffrir et nous avons raison, dans un sens : nous sommes faits pour le bonheur ; il doit être le rêve de nos cœurs

---

<sup>2</sup> Tome II, pp. 196-199.

et le terme de nos vies. Nous ne nous trompons pas en le poursuivant, nous nous trompons en le recherchant sur des voies trompeuses.

Où le trouver ? En Dieu seul. Il est cette Réalité mystérieuse à laquelle nous aspirons en tous nos désirs et en tous nos mouvements. Il se cache au fond de tous les êtres créés auxquels nous demandons le bonheur et qui ne peuvent pas nous le donner. Ceux-ci sont le voile dont il recouvre l'infinie beauté de sa face. Nous souffrons parce que nous restons devant le voile au lieu de le traverser. Nous sommes consolés et comblés quand nous dépassons cette apparence pour rejoindre la divine Réalité qui est au fond.

\*

Il faut croire de plus en plus que le bon Dieu mérite son qualificatif de bon, que ce qu'il veut et fait, c'est toujours ce qui nous convient... et qu'il faut s'habituer à le prendre de ses mains et de son cœur avec amour et reconnaissance. La vie serait belle si nous pouvions en arriver là ! Mais nous sommes trop exigeants. Nous voudrions quand nous souffrons ne pas souffrir de souffrir. C'est un rêve irréalisable. Quand on souffre, on souffre ; il n'y a rien à faire à cela : c'est la loi universelle à laquelle Dieu lui-même s'est soumis. Il a souffert, il a reconnu sa souffrance, il s'en est même plaint avec patience et soumission, et il nous demande de porter la croix en souffrant et en le lui disant, s'il le faut.

Nous ne savons pas assez cela. Nous voudrions souffrir sans sentir la souffrance, et nous souffrons de souffrir. Nous ajoutons ainsi une souffrance inutile à la première.

\*

Du courage ! Encore du courage ! Et toujours du courage !

Nous n'avons pas le droit de dire ni même de penser que la vie est triste. La vie est une chose magnifique ; seulement il faut l'envisager sous son vrai jour. Si vous la regardez dans la réalité

présente, avec sa succession d'ennuis, de séparations, de deuils, etc, etc, etc... il est évident que c'est le plus atroce tissu de misères qu'on puisse imaginer. Mais si vous la regardez comme une marche vers la maison du Père qui est aux cieux, vers le foyer de famille, vers le lieu de réunion définitive et de tendresse sans nuages et sans fin, et si vous songez que chaque minute et chaque épreuve sont les moyens fixés par Celui qui sait tout, qui peut tout et qui nous aime pour nous acheminer au terme, alors vous ne songerez plus à vous plaindre, vous serez plutôt tentés de dire : « Mon Dieu, encore des jours tristes, encore des peines... tout ce que vous voudrez, pour que nous nous retrouvions là où on ne se quitte plus. » Cela ne supprime pas la souffrance, cela n'empêche pas de la sentir, parfois bien rudement, mais cela lui donne un aspect qui la fait accepter avec bien plus de courage, et parfois qui la fait aimer.

\*

Il y a toujours eu et il y aura toujours des yeux qui pleurent et des yeux qui versent des larmes abondantes. Tu ne changeras pas cela... nous ne changerons pas cela... ils ou elles ne changeront pas cela.

Cependant il y a quelque chose qu'il faut changer : c'est la direction de notre regard. Si nous restons en face des motifs que nous avons de pleurer, du monde qui est mauvais, du temps qui est maussade, des santés qui sont vacillantes, de la guerre qui s'affermi, se développe et pourrait se prolonger, on ne peut pas ne pas avoir envie de pleurer. Mais si tu vois Dieu et sa bonté qui permet cela pour notre bien, si tu songes que les cieux qui pleurent préparent ta salade et tes choux, et que tes larmes versées et unies à la douleur de la Croix peuvent mériter une éternité de bonheur, alors tout change. Je ne dis pas, remarque bien, que la souffrance cesse et que les maux sont écartés. Je dis que tu trouves de la joie dans ta prière elle-même... et qu'un jour tu seras bien contente d'avoir mêlé tes larmes à celles qui tombent des nuages. Qui sait si

le seul bien qui nous restera ne nous viendra pas de nos souffrances ?

Donc, pas de pourquoi à Dieu. Il a répondu à l'avance, et sa réponse est péremptoire. Il a pris le chemin et employé le procédé. C'est donc qu'il est bon, et s'il t'invite à l'accompagner sur sa route, suis sans crainte.

\*

Courage, confiance, joie et paix ! La vie bien prise et bien comprise est très belle, même et surtout quand elle nous serre un peu le cœur. Si le divin Maître, quand il est venu ici-bas, l'a choisie simple, pauvre, douloureuse, c'est que c'est ça la bonne. Avec lui, tout est bon et beau !

\*

Voyez-vous, nous ne sommes pas faits pour souffrir. Souffrir nous blessera toujours ; c'est contre nature. Nous sommes faits pour le bonheur. Mais le bonheur est très souvent au fond de la souffrance. Il faut y aller, à ce fond. Si nous restons à la surface, c'est nécessairement la peine et la blessure que nous rencontrons. Or, on va au fond avec le regard très spécial dont je vous parlais tout à l'heure. Il ne supprime pas la peine, mais il fait voir ce qu'elle renferme ; et c'est en le faisant voir qu'il donne la force d'accepter la surface pénible.

## LA FOI<sup>3</sup>

Ce n'est pas dans la lumière d'une parole qu'il faut chercher la lumière. La lumière d'une parole, c'est encore du créé, de l'éphémère, du néant. Si nous nous y attachons, nous restons en

---

<sup>3</sup> Tome II, pp. 216-221.

route, nous n'atteindrons jamais le terme. Voilà pourquoi Dieu fait aux âmes qu'il aime, la grâce de la leur refuser. Il les laisse dans la nuit. Et c'est la nuit qui devient la lumière : « *Et nox illuminatio mea in deliciis meis.* »

La vraie lumière brille dans les ténèbres. Mais il faut s'habituer à l'y trouver. Au début on est épouvanté : la lumière est chose si douce et si nécessaire ! Peu à peu cependant le jour se lève. On voit que la lumière qui manque est une lumière inférieure, et que celle qui grandit est plus pure.

La lumière qui manque à ces heures-là, c'est la nôtre. Nous ne voyons plus notre état de grâce, ou mieux nous ne le sentons plus. Nous ne trouvons plus en nous-mêmes la douce assurance d'être à Dieu. Ce que nous trouvons en nous-mêmes, c'est la division et la nuit.

Il faut dépasser cela : il faut sortir de nous ; il faut mépriser la voix qui doute, ou qui discute, ou qui se désespère. Il faut écouter l'autre, celle du fond intime et qui nous dit : « Dieu est amour. Pour se séparer de lui, il faut un acte de la faculté d'aimer, il faut un amour qui s'oppose à son amour. Je ne vois pas cela en moi : donc... »

Voilà la lumière vraie, celle qui brille dans les ténèbres. Mais parce qu'elle brille dans les ténèbres, il faut connaître des heures de ténèbres, ces heures où on se dit : « Mon Dieu, je ne vois pas que j'aie voulu vous offenser, mais je ne vois plus mon amour pour vous, je ne sens plus l'attachement de ma volonté à votre bien, je ne goûte plus l'union de mon esprit à votre vérité. Mais je sais que pour vous offenser, il faut le vouloir, et puisque je ne veux pas le faire, je crois donc que je ne l'ai pas fait. »

Il faut n'avoir plus que cette unique lumière du dedans et ne plus s'attacher qu'à elle : la lumière de Celui qui est « *Vox* » ou « *Verbum* ». Voilà pourquoi toutes les autres doivent se taire. Même si elles s'élèvent, elles ne parlent plus, elles ne nous disent plus rien. Dieu ferme l'oreille qui les entend, pour ouvrir celle qui entend la voix du dedans.

Le vouloir divin, voilà la vraie lumière : c'est la lumière de l'amour. L'âme qui veut ce vouloir, sait qu'elle est dans la vérité et le bien, même si tout lui crie qu'elle est dans l'erreur et le mal.

\*

Mais cette lumière est la lumière de là-haut ; ici-bas il ne nous arrive que de furtifs rayons, comme ceux qui filtrent à travers un brouillard d'automne. Et nous souffrons, parce que nous sommes faits pour le « *lumen vitæ, lux æterna* ». Et nous avons tort, parce que le brouillard, la nuit et l'anxiété sont dans le plan divin, qui mène à la grande clarté. Il faut croire avant de voir, il faut croire à Celui qui voit, pour voir un jour ce qu'il voit et comme il voit. Il l'a voulu ainsi. Il y trouve gloire et joie.

Celui qui ne voit que la nuit et qui lui dit : « Mon Dieu, je ne vois rien ; mais puisque vous me dites que cette nuit, c'est votre lumière, je le crois. Tout en moi me dit le contraire ; j'immole ce moi, je vous écoute contre lui, je vous préfère à lui », celui-là met Dieu à sa vraie place, la première.

Il est clair que c'est le grand sacrifice : « *abneget semetipsum* » : car la raison qui dit : « C'est la nuit », est la citadelle du moi ; quand on l'immole, on donne tout : « *Et la nuit devient ma lumière dans mes délices.* » Cette nuit acceptée, cette nuit, que la raison nomme nuit, mais que Dieu appelle lumière, s'éclaire soudain et devient le rayon délicieux, l'aube naissante de l'éternelle Clarté.

Croyons donc que dans le monde bouleversé, où nous devons vivre, dans ce monde si privé de paix et si loin de Dieu, et dans notre âme surtout, dans notre âme accablée, Dieu est là. Dieu aime, Dieu se donne, Dieu verse sa paix aux âmes de bonne volonté...

Croyons cela, ne cherchons pas à comprendre, ne demandons pas à sentir ; car croire, c'est précisément se livrer à une parole sans comprendre ni sentir. Croyons : et cette Parole même, le Verbe de Dieu, nous transformera en lui et nous fera participer à sa vie.

\*

Dieu permet de temps en temps que la paix monte des profondeurs spirituelles de l'âme, et qu'elle émeuve notre sensibilité, où elle se traduit en douceur sentie. Mais elle ne se fait sentir à certaines heures que parce qu'elle est l'atmosphère habituelle de cette partie secrète de nous-mêmes, que nous appelons la cime de l'âme. C'est comme un jaillissement soudain, qui nous en fait prendre conscience, parce qu'à ce moment elle envahit les parties les plus superficielles, où notre regard pénètre le plus facilement. Sa présence dans les profondeurs est beaucoup plus difficile à saisir. Il faut pour l'atteindre un organe adapté, qui ne nous manque pas, mais dont nous n'avons pas assez l'habitude de nous servir : c'est la foi. La foi perçoit la vérité divine et en particulier la présence et l'action de Dieu en nous, tout comme l'œil perçoit les couleurs et les formes, et comme l'intelligence perçoit les raisons intelligibles des choses, que nous nommons les idées. Elle nous introduit dans un monde supérieur, le monde de Dieu : elle en est la lumière.

Demandons à Jésus de faire briller de plus en plus dans notre cœur cette admirable lumière, qui peu à peu se change en amour et qui est la vraie Vie, « *lumen vitæ* ».

\*

Il faut voir les hommes et les choses de haut, comme Dieu lui-même les a vus dans son vaste plan, qui fait ressortir les grandeurs par des petitesse. Cette compréhension large fait du bien : elle nous met à notre vraie place. Nous faisons une partie dans le chœur immense, et cette partie est belle, et il faut l'exécuter de notre mieux. Mais d'autres parties sont prévues, qui ont aussi leur beauté et qui, même discordantes, se résolvent en harmonie. Vous avez remarqué le grand apaisement de l'accord final parfait, qui suit les accords de septième et de neuvième. Le Vendredi Saint était un accord brisé qui préparait la grande finale. Ces temps sont

surtout faits d'accord de neuvième : il faut savoir s'y résigner pour goûter le « *requiem æternam* ».

\*

Ne nous étonnons pas de ne pas voir nos progrès d'âme. On ne voit jamais la vie, surtout la vie plus haute de l'esprit ; on la croit. On croit que Dieu veut se donner à nous parce qu'il est « *Caritas* », le don de soi par essence ; et quand il rencontre une âme qui veut être à lui, il se donne. La vie d'âme, en son fond, c'est cette foi. Ensuite elle se communique à la vie pratique et se traduit en acte peu à peu, lentement, souterrainement... comme se réalisent nos conceptions.

\*

Ne nous laissons pas démolir par les petits incidents de la vie. C'est du passager. Notre âme est immensément plus grande que cela. L'une de ses grandeurs est précisément de pouvoir dépasser tout cet éphémère et rejoindre l'éternel à travers ce qui passe. Les causes - ou les occasions - de nos peines ne sont que des instruments. Il faut voir l'ouvrier qui s'en sert : c'est toujours « *Deus Caritas* ».

L'esprit de foi découvre cet « *Amour* » dans la souffrance et l'illumine. La lumière de l'Amour, c'est-à-dire, au fond, la lumière de l'Esprit-Saint, voilà ce qui donne de la douceur et de la bonté à tout... Les croix quotidiennes sont les exercices, par lesquels l'Esprit-Saint développe dans une âme l'habitude de se servir de cette lumière.

\*

Les mystères ne sont pas des ombres noires, devant lesquelles il faut fermer les yeux et se taire : ce sont au contraire des clartés éblouissantes, dont il faut emplir notre regard, tout en reconnaissant

qu'elles le débordent et qu'il n'en peut porter le plein éclat. C'est en les regardant, c'est en en parlant, que nous nous disposons à en accueillir dès ici-bas ce que Dieu veut bien nous en donner, et à recevoir un jour la pleine lumière, qui fera le fond de notre béatitude.

\*

Notre souffrance n'a rien qui puisse nous inquiéter ; elle est un état presque nécessaire pour les âmes à qui la terre est trop petite. Elles manquent d'air et étouffent. C'est l'aspiration de toutes les parts insatisfaites d'elles-mêmes vers Dieu, qui se traduit ainsi.

Souffrons beaucoup de cette souffrance : Dieu ne nous en voudra jamais. Cependant gardons-la calme et bien réglée. Car ce Dieu, vers lequel se tend notre cœur, nous aime depuis toujours et pour toujours. Il ne désire rien tant que de se donner à nous... et nous ne pouvons pas lui faire plus de plaisir qu'en croyant cela.

Au fond, nous le croyons. Mais nous voulons trop sentir et goûter cette foi. Là est le danger, ... et là est l'erreur. Croire à Dieu est une chose, le goûter en est une autre. La première est toujours accordée à notre bonne volonté ; la deuxième dépend uniquement de Dieu et de son bon plaisir. La première est un don que nous faisons à Dieu de notre esprit ; la seconde est une communication qu'il nous fait de sa propre joie. Or nous devons et nous pouvons donner notre esprit à son esprit ; mais nous ne pouvons, dès cette vie, participer à sa joie comme nous voulons. Nous ne pouvons que recevoir les prémices passagères et les avant-goûts qu'il veut bien nous en donner de temps en temps, quand il le veut. Il faut accepter ce plan divin qui réserve à une autre vie la possession définitive de l'objet aimé. La terre est et sera toujours terre d'exil, lieu de passage, désert à traverser, où l'on dresse la tente un instant, pour la replier bientôt. Nos âmes oublient trop cela ; elles ne marchent pas assez les yeux fixés sur la patrie, « *ubi fixa sunt gaudia* ».

\*

Nous sommes meilleurs que nous ne pensons, et les autres aussi. Il existe une juste mesure assez difficile à trouver entre l'optimisme qui ne voit que le bien, et le pessimisme qui ne voit que le mal : c'est qu'il y a du bien et du mal mêlés dans l'œuvre divine. Le mal est plus visible que le bien, parce qu'il est en surface, mais le bien l'emporte en définitive. Quand on a l'occasion de parler intimement avec une âme, on est toujours favorablement surpris : elle est meilleure qu'on ne croyait.

Croyons donc au bien en nous ; et croyons au bien dans les autres. Ce sont là des vues divines. Le monde était affreusement mauvais quand Jésus est venu, et ce mal ne l'a pas arrêté.

Il faut donc que nous n'ayons plus peur ni de nous-mêmes ni des autres. Il faut regarder la vie réelle en face. C'est ce regard profond et prolongé qui nous donnera Dieu ; car Dieu est au fond de tout. Tout est parce qu'il l'a voulu ou permis. Et si le mal permis par Dieu nous effraie, disons-nous qu'au fond de ce mal il y a un bien, et c'est ce bien qui est voulu. Je puis donc dire, même en pensant au mal, qu'un vouloir (c'est-à-dire un amour) de Dieu se cache au fond de tout.

C'est ce vouloir (ou cet amour) que nous cherchons. Nous souffrons de ne pas le trouver autant que nous le voudrions. Cette souffrance est noble. Remercions Dieu de l'avoir déposée au fond de notre cœur comme un appel de lui à nous et de nous à lui. Mais consolons-nous : il y a un remède, c'est la foi vraie. Il est une foi qui adhère aux vérités avec la seule intelligence ; il en est une autre qui adhère avec le cœur. La première ne suffit pas : elle est froide et distante ; elle n'unit pas ; elle nous laisse loin de Dieu et vides. La deuxième nous comble parce qu'elle fait l'union. Cette foi vraie et vivante est comme une prise de possession de Dieu. Il devient nôtre ; il devient l'Hôte aimé de l'âme. Et l'âme, dégagée des choses, n'a plus qu'à se tourner vers lui par une pensée aimante pour réaliser l'intimité rêvée.